

on the 1st of Nov. 1891
 to the Hon. Secy. of the
 War Dept. Washington
 D. C.
 Sir,
 I have the honor to acknowledge
 the receipt of your letter of the
 27th inst. in relation to the
 proposed purchase of the
 land at the mouth of the
 River, and in reply to inform
 you that the same has been
 referred to the proper
 authorities for their consideration.
 Very respectfully,
 M. J.

DE

(23 octobre 1852 — 11 juillet 1931)

PAR

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Jean-Louis Forain naquit à Reims, le 23 octobre 1852, rue Follepeine, angle de la rue des Moulins. Famille de vieille culture provinciale, modeste de condition. Du côté paternel, un représentant du Tiers aux Etats Généraux, un grand-père instituteur, un père à la fois peintre d'enseignes, peintre en bâtiments, écrivain public, voire même à ses moments perdus — et par amour des belles gravures — encadreur. Du côté maternel, un fermier général, une grand-mère de noble race, émigrée, puis ruinée. Sa mère était orpheline quand elle se maria: simple, vraie, d'esprit

délicat et fin, pieusement attachée aux traditions de cette terre rémoise, témoin du miracle de Jeanne d'Arc et de la résurrection de la patrie.

Elle eut deux fils. Elle les éleva dans ses traditions de chrétienne et de française.

Jean-Louis, l'aîné, notre futur confrère, servait la messe à Saint-Rémy, avant de se rendre à l'école. Elève, il se montrait attentif, curieux d'apprendre et doué de mémoire; sous une sécheresse apparente, sensible à l'excès; fantaisiste et nerveux mais non moins réfléchi; ne craignant pas l'aventure et troquant volontiers contre l'école en chambre, l'école buissonnière. Ses souvenirs de gavroche, Forain les contait de façon si vivante ! Randonnées à travers champs, vagabondage aux bords du canal où, par parenthèses, il faillit se noyer, ses flâneries dans les rues, ses jeux, ses triomphes dans l'art d'actionner une toupie, et ses exercices d'entraînement sur le parvis de la cathédrale.

Et c'est là que le Destin vint le prendre un jour pour le conduire à la gloire.

Sur cette place silencieuse et déserte un peintre travaillait, tantôt brossant sa toile, tantôt le nez en l'air, étudiant le magnifique décor. « Et machinalement, disait Forain, j'oubliai ma toupie et fis comme le peintre ; je regardai là-haut vers ces tours que jamais encore je n'avais su regarder... et puis ça y était, j'étais piqué ! » Il n'avait que sept ans.

Dès le lendemain, le petit bonhomme calque, dessine. Sa belle ardeur et son intelligence intéressent un voisin possesseur de beaux livres, qui lui ouvre ses collections. Il trouve un appui précieux chez son oncle Arveuf, habile

restaurateur, à la cathédrale, de la statue vénérée, le *Sourire de l'Ange*. C'est à lui qu'il devra les premières notions des arts du dessin. Sera-t-il peintre, sculpteur, architecte, il ne sait. A Paris, nous le verrons passer de l'atelier de Carpeaux dans celui de Gérôme ; aussi bien aurait-il pu s'inscrire chez Viollet-le-Duc. En attendant et pendant qu'il copiait figures et chapiteaux, à la cathédrale encore, le Destin lui ménageait une heureuse rencontre, celle d'un jeune peintre anglais qui le prenait en tutelle, le conseillait, le corrigeait, et dans la croisée des nefs l'initiait aux lois de la perspective.

Deux ans de préparation ; d'après l'oncle Arveuf, Jean-Louis n'a plus rien à faire à Reims : c'est à Paris seulement qu'il peut poursuivre et compléter ses études. Or son père a mis de côté un petit pécule et, soit l'autorité du conseil, soit la curiosité d'une vie nouvelle, l'exode est décidé. On ferme la maison, et, le modeste mobilier juché sur une charrette, la famille se met lentement en marche, non sans un dernier regard vers ces deux hautes tours, les tours martyres d'aujourd'hui.

Elle s'installe au Gros-Caillou (1861). L'ex-enfant de chœur de Saint-Rémy est inscrit au catéchisme de la paroisse. Il s'y trouve voisiner avec un garçon de son âge déjà grand, bien découlé (lui petit, plutôt chétif), l'un de sang gascon, l'autre champenois, tous deux l'œil vif et l'esprit clair, deux âmes de poètes — poètes satiriques, s'entend, ils l'ont prouvé — Robert de Montesquiou et Jean-Louis Forain.

La terre d'Artagnan était fief des Montesquiou ; parmi eux, des soldats, des lettrés, des artistes. Le comte Thierry

avait confié l'éducation de ses deux fils, Robert et Gontran, aux soins d'un distingué précepteur, l'abbé Charpentier, lequel à ses deux élèves officiels dut bientôt adjoindre, en troisième, leur gentil camarade de catéchisme, et cela, du consentement ou plutôt sur le désir de tous, y compris le sien. Ainsi fut-il donné à notre futur confrère d'épurer son français et d'avancer son latin. Toute la vie, Forain parlera de cette maison hospitalière, des leçons de l'abbé et de son ami de la prime jeunesse, le châtelain d'Artagnan, le poète des *Hortensias Bleus*, Robert de Montesquiou.

« Curieux d'apprendre, avons-nous dit, doué de mémoire », il s'était créé des façons de s'instruire, une pédagogie toute personnelle. A Reims, c'est en voyant son père encadrer des gravures qu'il avait appris l'histoire de France. A Paris, c'est dans les bibliothèques, à l'affût des ouvrages laissés sur les pupitres et d'après le *facies* de celui qui venait de les y laisser — son *facies* ou son nom, si par hasard il le savait. — Combien de lecteurs, sans s'en douter, l'ont-ils ainsi, *de dos*, guidé dans ses études ! Son œil de peintre ne s'y trompait guère et ce genre d'éducation lui réussit assez bien, pour preuves : son amour des belles lettres, sa culture classique, son style, sa langue. On le voyait à l'Arsenal, à Sainte-Geneviève, et le plus souvent à la Nationale, où l'attiraient à la fois livres et dessins, médailles et estampes. Quelle émotion, quel enthousiasme le jour où lui fut révélé le génie de Goya : un inconnu — sympathique d'aspect — venait de laisser à sa place l'album tout ouvert, comme une invite à le feuilleter.

Mais voici les heures sombres : son père lui dit un jour :

« Je peux te faire vivre encore trois mois ; après, n'attends plus rien, je ne peux plus rien pour toi. »

Effroyable misère, vie de bohème. Entre camarades, tant bien que mal, on se groupe à Montmartre, dans un taudis, peintres, poètes, lettrés, scientifiques, Rimbaud, Verlaine, Raoul Ponchon, les frères Cros, Lesté d'une pomme et d'une tablette de chocolat qu'il tient de sa mère, Jean-Louis va au Louvre : il copie et recopie. Mais travailler ainsi, seul, sans direction, quelle tristesse ! Au Louvre, Carpeaux passe un matin et, par hasard, jette les yeux sur la copie : il s'arrête et, sans mot dire, rectifie un trait. Indignation secrète du bonhomme qui ignore Carpeaux et s'informe auprès d'un gardien. « Comment ? Vous ne connaissez pas M. Carpeaux qui travaille là-haut, au pavillon de Flore, le professeur du Prince impérial ? Vous avez une rude chance, vous, de l'avoir arrêté au passage ! ». Deux jours plus tard, retour de Carpeaux qui lui tend sa carte : « Viens travailler chez moi, quand tu voudras, 235, Faubourg Saint-Honoré, aux Ternes ».

Forain sera donc sculpteur ; le ciel s'éclaire, sa vie s'engage. Après un premier essai, son bas-relief *Tarquin le Superbe abattant les pavots*, lui mérite cet éloge du maître : « C'est très bien, magnifique est le mouvement ; tu ne feras pas mieux dans quarante ans. Ce que le hasard vient de te faire réussir, tu ne le retrouveras qu'au prix de longues études. »

Carpeaux venait de terminer le buste de la duchesse de Mouchy, et il s'agissait de le remettre à destination, rue de l'Élysée, chez le modèle. Le buste placé sur une charrette que traînent les élèves, Jean-Louis doit le garer des

cahots du chemin en le tenant dans ses bras. Or tandis que l'équipe s'arrêtait volontiers chez les marchands de vin, défense au malheureux d'abandonner son poste. Longue est la route des Ternes à l'Elysée : bien plus longue elle lui parut ce jour-là, car il pleuvait.

Il y avait chez le bonhomme un fond de générosité peu banale, une noblesse de cœur allant jusqu'au sacrifice. Les mots ne valent pas les faits et voici le fait :

Dans l'atelier de Carpeaux séchait la maquette de l'œuvre charmante, *le Prince impérial et son grand chien*. Un malheureux praticien trébuche et, cherchant l'équilibre, d'un geste maladroit, casse le bras du prince. Affolement dans l'atelier : que va faire le patron dont on connaît la violence... Terrible en effet cette violence, muette d'abord — blêmes sont les élèves — et puis d'une voix tonnante : « Quel est le misérable ? Qu'il foute le camp, ou je le tue ! que je ne le revoie jamais ! » Forain sait que le coupable est père de famille et besogneux : « C'est moi, dit-il tristement ; adieu, mon maître ! » et il prend la porte.

Il ne sera donc pas sculpteur. Et de nouveau la vie de misère, sans lendemain, sans issue. On lui conseille l'Ecole des Beaux-Arts, l'atelier de Gérôme, où pendant quelques mois il est élève. Mais survient le cataclysme, Sedan, Metz, le Siège, la Commune. Il a dix-huit ans ; enrôlé dans la Garde nationale, garde national il reste, sans trop y réfléchir, dans l'armée de la Commune. Un soir, sa compagnie est commandée pour une visite domiciliaire, avenue Margny : là se trouvent des papiers importants, paraît-il, les preuves d'un complot. Belle maison, de beaux bibelots, un vrai musée. Quant à l'objet de la visite, fracturer des serru-

res, forcer un coffre-fort, la mission ne lui va guère ; et laissant la bande peiner à la besogne, il erre dans les salons, regarde les tableaux, s'arrête béat devant un admirable David, prend des notes et va se coucher.

L'an dernier, parcourant avec moi le registre de nos fondations, un nom l'arrête : « Debrousse ? la fondation Debrousse ? Serait-ce par hasard le Debrousse de l'avenue Marigny ? Ah !... Et dire que sans son beau David, je fracturais sa caisse ! pas tout seul, il est vrai, mais de mèche avec les autres... ces crapules. » J'entends encore l'inimitable accent montmartrois qu'il réservait à ce qualificatif. Les camaraderies de sa vie de bohème avait alors failli le compromettre. Il en sentit l'horreur, le jour où Dacosta (1) vint lui offrir la calotte d'un Jésuite fusillé la veille à la Roquette.

De Montmartre, nous le retrouvons rive gauche, tantôt campant à plusieurs dans le même atelier, tantôt ayant un gîte à lui. C'est dans l'atelier de la rue Monsieur-le-Prince qu'il a peint la « nature morte » dite le *Bouquet de violettes*, laquelle lui est revenue après quelques aventures. *Une orange, un biscuit, un verre de vin rouge et le bouquet*, voilà le tableau. Quant au bouquet, il n'est qu'indiqué, le peintre n'ayant pas dans son tiroir les deux francs que coûtait, à l'époque, un tube de bleu cobalt, et le marchand du « boul' Mich' » le lui ayant refusé à crédit.

Toutefois, de-ci, de-là, quelques clients. Au prix de *trois francs, plus un déjeuner*, un charcutier lui commandait

(1) Chef de cabinet du Comité de sûreté générale de la Commune. Condamné à mort par le conseil de guerre de Versailles ; peine non appliquée, — il n'avait que vingt ans.

son portrait ; *quarante francs* un dessin marque de fabrique. Pour travailler plus tranquille, il avait quitté la rue Monsieur-le-Prince, vivant seul, sans notion bien précise des échéances du terme et évitant son propriétaire. Celui-ci revenait, réclamait, insistait : « Mais vous ne pensez donc qu'à ça ! » s'exclamait Forain, les bras levés au ciel ; sur quoi ce propriétaire, le père Chimène, un brave homme au nom cornélien : « Eh bien, alors, faites-moi mon portrait, un portrait bien peint, bien ressemblant... (puis à mi-voix) avec un peu de rouge à la boutonnière. »

Peintre, Forain l'a toujours été, et comme Daumier tout d'abord, il lui a fallu sacrifier à l'actualité du journal. Mais depuis le jour où il a brossé sa première toile chez André Gill, il a toujours eu, dans un coin de son atelier « le chevallet, la palette et les brosses qu'il couvait du regard tout en s'escrimant sur la planche à dessin. » (Geoffroy, *l'Art et les artistes*).

Mauvais début au *Charivari* : un carton sous le bras, avec une lettre de Castagnary, il se présente chez Pierre Véron qui, après un rapide examen, déclare « qu'il n'y a rien pour lui là-dedans ». Il est plus heureux à la *Vie Moderne*, récemment fondée par l'éditeur Charpentier, et de plus en plus heureux sera-t-il successivement au *Monde Parisien*, au *Courrier Français*, à *l'Echo de Paris*, à la *Revue Illustrée*, à la *Vie Parisienne*, au *Gaulois*, au *Figaro*... ce qui, avec les deux journaux qu'il a créés, le *Fifre* et le *Psitt* (ce dernier en collaboration de Caran d'Ache), représente une collection de plus de cinq mille dessins, eaux-fortes et lithographies.

« Conter la vie de tous les jours, écrivait-il en tête de son

premier numéro du *Fifre*, montrer les ridicules de certaines douleurs, la tristesse de bien des joies et constater rudement quelquefois par quelle hypocrite façon la vie tend à se manifester en nous : c'est mon projet. Chercheur fantaisiste, j'irai partout, m'efforçant de rendre d'un trait net et immédiat, aussi brièvement que possible, les infortunes et les émotions ressenties. Toujours joyeuses, ironiques souvent, ces notes viseront les travers contemporains sans s'attaquer aux contemporains eux-mêmes, mon avis étant que pour intéresser, il suffit largement à un artiste d'étudier les choses de son temps. »

Moraliste railleur mais à la pitié profonde, esprit vengeur et d'autant plus redoutable qu'il frappe au plus juste, et comme il le dit lui-même *joyeusement*, les dures épreuves de sa jeunesse l'avaient fait descendre au plus bas de l'échelle où, froidement, il se mit à observer les scènes que fixera son burin, les misères que nous révéleront ses légendes. Impassible dans sa triple cuirasse, il assiste au sabbat et prend des notes. Sa verve, qui s'exerce sur trente ans de notre histoire, dénonce les dessous de la Cour et de la Ville, des coulisses et des cercles, des Courses et de la Bourse, du Palais de Justice et du Palais-Bourbon. Ses albums, la *Comédie Parisienne*, *l'Amour à Paris*, *Doux Pays*, *Nous-Vous-Eux*, commémorent Panama, le Boulangisme, l'affaire Dreyfus, la Haute-Cour. Prise en partie, l'œuvre avoisine le cauchemar ; dans l'ensemble, c'est la glorification d'une race perpétuellement menacée, mais se défendant à mesure par une endurance depuis quinze siècles à l'épreuve. — Foch, dans les tranchées de l'Yser, à ses hommes, campés dans la boue : « Eh ! bien, les pauvres

gars, ce n'est pas gai ici, mais il faut être sages et prendre patience. » Ce à quoi répondait les gars: « Non, mon général, non certes, ce n'est pas gai ; mais nous restons sages parce que nous ne voulons pas que nos fils souffrent ce que nous souffrons nous-mêmes. »

De la Marne au Rhin, c'est cette endurance de la race pendant quatre ans de guerre ; Forain en est témoin et y prend part. Avec quelle verve ses dessins, ses légendes consacrent et glorifient le gigantesque effort, vous le savez. Le pays tout entier tressaillit à cette voix qui était celle de la France. Forain patriote, Forain cocardier... Déjà, à la veille de la guerre, le procès de Leipzig avait pu éclairer ceux qui doutaient de lui.

Son ami et confrère, le dessinateur Hansi, publiait à Colmar un journal qui venait d'être saisi par la police allemande (juin 1914). Accusé de Haute trahison, le dessinateur était cité devant la Haute-Cour de Leipzig, et aussitôt Forain de boucler sa valise afin qu'il y eût un Français au procès d'Hansi. Le crime de Haute trahison écarté, Hansi était condamné à deux ans de prison, avec un sursis de quarante-huit heures pour mettre ordre à ses affaires. Il rentrait à Colmar, flanqué de deux policiers: or, tandis que ses gardiens se restauraient à la gare, lui se jetait dans le train de Bâle et filait sur la Suisse. A Leipzig, Forain s'était précipité chez l'avocat d'Hansi, puis à Dresde, chez le conservateur du Musée qu'il connaissait et croyait sympathique, chez nos consuls et partout où il espérait trouver un appui. Après la condamnation, il gagnait Colmar suivant de près le condamné, inquiet de son sort. C'est là que, du père d'Hansi lui-même, il apprenait la bonne nou-

velle, et le lendemain, je recevais sa visite. Ironique et anxieux, tout à la fois, « de Leipzig jusqu'au Rhin », disait-il, tout le long de la route, ce n'étaient que mouvements de troupes, voitures militaires, canons, mitrailleuses: « Mais c'est la guerre ! la guerre pour demain ! Comment ne sait-on rien, ne fait-on rien ici ! »

Forain avait un frère qui, lui aussi, mais plus modestement, pendant ces années d'angoisse, travailla pour le pays. Il était *reporteur typographe*, métier fort délicat qui exige l'habileté d'un artiste. Notre éminent confrère de l'Académie des Sciences, le général Bourgeois, avait sous ses ordres le Service géographique, c'est-à-dire l'impression et la vérification des cartes. Les presses de la rue de Grenelle bientôt insuffisantes, il fallut requérir l'industrie privée, l'équipe dont faisait partie Emile Forain, et créer, en plus du service des *cartes en relief*, celui du diplôme à décerner aux familles des militaires décédés (1). L'esprit clair et réaliste du général Bourgeois lui permit d'assumer, en même temps que la direction de la Topographie (2).

(1) Le modèle du diplôme (représentant *le groupe de Rude*) avait fait l'objet d'un contrat dont les termes aussi bien que l'application soulevèrent des protestations. Le Service géographique demanda la constitution d'une commission dont firent partie Walner, Sulpis, Laguillermie et Buland, laquelle, en accord avec le Contrôle général de l'armée, fit modifier le contrat.

(2) Dès la fin de 1914, la guerre de *position* entraîna la création de nouveaux organes dans le Service géographique. Subdivisé en plusieurs sections, ce service comprenait, rue de Grenelle, la direction, l'administration et le nombreux personnel à la fois militaire et civil, d'une imprimerie qui chaque jour expédiait aux armées plusieurs milliers de cartes. Il s'agissait de fournir à l'artillerie des points de repère visibles et précis. Du front arrivaient les calques établis par les officiers du *Canevas de tir* chargés les uns des levés de plans, les autres des photographies fournies par l'aviation. Quant à ceux

les lourdes charges d'Inspecteur des postes d'observation acoustique et de Directeur de l'Artillerie — ce sont ses microphones qui repérèrent, en quelques heures, l'emplacement de la Bertha (1918). Quant au service des *cartes en relief* installé aux Invalides, son importance ne fit que croître depuis la fin de 1917. Il dut alors, à la requête du maréchal Foch, établir le relief de toutes les zones d'opérations ; puis, lors du Congrès de Versailles, en fournir un double à l'intention du Président Wilson (1).

L'ami d'Hansi avait soixante-deux ans (en 1914) quand il s'engagea dans le service du camouflage. Après quatre ans de guerre, trente ans de polémiques, de luttes politiques et sociales, comment ne pas aspirer, sinon au repos, du moins à une vie plus calme sous un ciel plus clément ? Dans cet atelier où l'attendaient ses armes familières, plu-

qui distribuaient le matériel de l'optique et de la photographie, ils avaient sous leurs ordres automobilistes, dessinateurs et imprimeurs, — ces derniers disposant de petites presses lithographiques pour les travaux urgents. — En 1917 (Italie), le train du *Canevas de tir* rendit de grands services. En 1918, le rendement de la Cartographie se chiffrait par près d'un million de cartes par semaine, chaque changement dans la position des batteries, chaque mouvement nécessitant de nouveaux tirages. Trois types principaux de ces cartes : 1° au 200 000^e, très clair, avec ses routes en *rouge*, ses fleuves en *bleu*, ses bois en *vert* ; 2° au 80 000^e (ancienne carte de l'État-Major, noir d'aspect et d'échelle devenue insuffisante ; 3° au 20 000^e, au 10 000^e, au 5 000^e, celui-ci donnant à l'artillerie les distances minutieusement repérées, et à l'infanterie la disposition des maisons d'un village. Cartes pour le front français et pour les opérations lointaines ; et avec ces cartes, les journaux destinés aux régions envahies lancés par avions.

(1) Le Service géographique avait dû s'adresser, dès le début de la guerre, à l'industrie privée, étant donné la pénurie des verres d'optique lors de la mobilisation. Le général Bourgeois fit réquisitionner les usines de verrerie, et put ainsi alimenter non seulement notre armée mais celle de nos alliés.

mes, crayons, burins, il retrouvait sa palette et ses pinceaux, et le voilà repris de la passion de peindre. Huysmans, dès 1879, avait remarqué ces aquarelles qui décèlent, écrivait-il, « un sens particulier et très vif de la vie contemporaine, petites merveilles de la réalité parisienne et élégante ». Et plus tard, le même critique admirait l'accent de vérité que prenaient, sous son pinceau, « les gros habitués du Foyer de la Danse, ses jeunes filles et ses filles tout court, l'éclairage des foyers d'actrices, la furieuse touffeur de femme tiède et d'essences débouchées qui jaillit de ces compositions à la fois si alertes et si libres. »

Eh bien, trente ans plus tard, ce ne sont plus les batailles d'antan, la bohème mondaine, le Foyer de la Danse qui passionnent le peintre. Le peintre polémiste, l'implacable ironiste s'est mué en apôtre et ne prêche plus que pitié, respect des humbles et charité chrétienne. Enfant, les tapisseries de la cathédrale, la sonnerie des cloches — le sourire de l'Ange — ; adolescent, le catéchisme du Gros-Caillou, les églises de Paris, Saint-Sulpice, Notre-Dame ; plus tard, l'exemple de son cher Huysmans, sa conversion, le monastère de Ligugé... (1) ainsi avait germé, pour natu-

(1) « C'est chez Huysmans que j'ai rencontré Forain ; tous les deux revenaient de Ligugé où ils avaient passé les fêtes de Noël. Nous dînions souvent rue Saint-Placide où habitait l'auteur d'*En Route*. Forain avait une verve irrésistible. Sachant que j'avais, le matin, fait le catéchisme aux jeunes filles de Sainte-Clotilde, il chantait à très haute voix certains cantiques paroissiaux pour me prouver qu'il n'avait pas oublié son éducation religieuse.

Par lui je suis entré plus intimement dans la connaissance de l'âme populaire... Après maints propos sarcastiques j'étais tout surpris de l'entendre parler avec tant de suavité de Poussin et de Corot ! Je ne l'ai jamais rencontré depuis, sans qu'il évoquât le souvenir d'Huysmans, et quelques semaines avant sa mort, il m'en parlait encore avec émotion. » (Abbé Mugnier.)

rellement éclore, le grain de mysticisme qu'il portait dans le cœur.

De son passage chez Carpeaux, il avait gardé, en même temps qu'un pénible souvenir, un très précieux conseil : « Où trouver des sujets de composition ? — Dans la Bible, avait répondu le maître sculpteur ; c'est là qu'il faut chercher le symbole éternel à travers l'actualité, pour transposer ensuite dans l'actualité ces thèmes sacro-saints, matière inépuisable. » — Je ne crois pas que Carpeaux ait jamais transposé quelque symbole éternel dans son groupe de l'Opéra, dans la fontaine de l'Observatoire, dans sa Flore, ou ailleurs encore... Mais sa théorie, Forain n'a eu garde de l'oublier. Avec quelle émotion et quelle maîtrise l'a-t-il mise en pratique, son œuvre religieuse, *Lourdes*, *les Miraculés*, en témoigne éloquemment.

Chez lui, jamais rien d'inutile. Immédiat et incisif son dessin : de même sa peinture qui s'apparente à Géricault et à Delacroix, bien plutôt qu'aux pratiquants du plein-air. Grasse et veloutée comme celle de Daumier, elle s'en distingue par un accent toujours expressif et le plus souvent tragique. Dans ses toiles comme dans ses admirables eaux-fortes, c'est la même énergie, la même concision que dans ses légendes où il parle clair et bref : du *blanc* et du *noir*, rien que d'essentiel. Quant aux fonds, personnages ou paysages, dans une sorte de brouillard, sous un ciel pesant, glacé, dramatique, on les devine. Après avoir châtié la magistrature vénale, la malfaisance du viveur, le crime d'une société qui laisse l'enfant à l'abandon ; après avoir stigmatisé l'égoïsme, le cynisme des contemporains, Forain nous présente le *Retour du Calvaire* et les *Disciples d'Em-*

maüs ; et à côté des thèmes sacro-saints, le symbole éternel dans l'actualité: la *Relève de Verdun* et la *Maison retrouvée*. Ici, un groupe de poilus défaillants, se soutenant à peine les uns les autres; là, une veuve et sa fille devant un tas de pierres, tout ce qui reste de la maison.

Sunt lacrymæ rerum

Quand et comment ai-je connu Forain, je ne saurais le dire. Ce n'est pas dans le monde de la bohème assurément, mais bien plutôt dans l'un de ces salons d'avant-guerre qui faisaient le charme de Paris. Les traditionnelles réceptions du lundi ou du vendredi de telle ou telle noble demeure, réunissaient gentils seigneurs et belles dames, hommes de lettres et de science, peintres, sculpteurs, musiciens. Chez la comtesse Potocka, je rencontrais Forain, déjà connu et recherché. Emmanuela Pignatelli, belle-fille du ministre de François II à Pétersbourg, y avait voisiné, toute enfant, avec le fils du ministre de Prusse et celui de l'ambassadeur de France, Herbert de Bismarck et Adrien de Montebello, tous trois du même âge. Devenue comtesse Potocka, elle habitait Paris. Très belle, musicienne de race, sa verve primesautière s'aiguissait en ripostes avec celle de Forain ; duel d'esprit entre bretteurs d'égale force. Salon cosmopolite: grands ducs de Russie, princes napolitains, Gaston Paris, Alexandre Dumas, Mistral, Meilhac, Halévy, Lefuel, Frœhner (1), Saint-Saëns, Fauré, Bonnat qui a fait d'elle ce très beau portrait en blanc majeur (Musée de Bayonne).

(1) Franz Cumont. Un collaborateur de Napoléon III. W. Frœhner (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1931).

De même, avenue Bosquet, chez la comtesse de Béarn, où Forain venait écouter répétitions et concerts, non qu'il fût initié à l'esthétique de notre art, mais par volupté du son, chatolement de l'oreille et surprise de comprendre une langue dont il ne savait pas les mots. — A Reims, jadis, il s'échappait la nuit pour entendre les sonneries matinales du camp de Châlons. — Il y eut de beaux concerts avenue Bosquet, dans cette salle curieusement aménagée par le génie de la maîtresse de maison : vaste scène, originale disposition des jeux de lumière, *ascenseur expressif*, c'est-à-dire soixante musiciens sur un plateau gradué suivant le sentiment du chef. Saint-Saëns, Mme Szarvady, la comtesse Potocka elle-même y jouèrent les concertos de Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms (1). *Alceste* et *Parsifal*, du Bach et du Haendel, la *Sinfonia Sacra* et la *Symphonie Antique* y furent montés... Forain assistant à une répétition, seul avec la comtesse, au fond de la salle : « Comme c'est beau l'orchestre ! Je me demande si, là, n'était pas vraiment ma vocation ? »

La fortune commençait à lui prodiguer ses sourires et le monde ses invitations. A Vaux-le-Vicomte, il demeure en extase devant les belles lignes, l'ordre, l'architecture du grand siècle. Sur le yacht de Pierre Lebaudy, il cingle vers la Sicile, Athènes, Constantinople. L'affectueuse hospitalité de Georges Hugo, à Guernesey (août 1894), lui laisse pleine liberté de travail, car il ne cessait de produire. Plusieurs voyages en Italie. Le directeur du *New-York Herald*, Gordon Bennet, sollicite sa visite aux Etats-Unis : ce sera son

(1) J'en étais le chef d'orchestre.

voyage de noces, car il venait d'épouser une artiste charmante, peintre comme lui; à New-York, c'est notre futur confrère, Whitney Warren, qui promène le jeune ménage. En Allemagne, de Munich et de Dresde, il gagne Berlin où il a des amis, les banquiers Mendelssohn, famille traditionnellement musicale et quelque peu française (1). une nièce de l'illustre compositeur, Mme Franz Mendelssohn, ayant coopéré à la fondation du Conservatoire de Bordeaux (décédée à Berlin, le 2 janvier 1889).

L'invention de l'automobile lui avait permis de parcourir le beau pays de France, la Belgique, le Luxembourg, la vallée du Rhin, que sais-je encore... tandis que de nouvelles croisières en Méditerranée allaient lui faire connaître Jérusalem, la Palestine, la Syrie et l'Égypte.

Forain devenait un personnage officiel.

Avec lui, quelques semaines avant la guerre, nous nous rendions à Reims pour une consultation relative aux orgues de la cathédrale, anémiées, aphones. Après avoir ausculté le vieil instrument, la curiosité nous prit de juger de l'état du monument lui-même. Or, comme à l'occasion du sacre de Charles X il avait été soigneusement restauré, et que depuis lors il n'avait cessé d'être très respectueusement

(1) Le père du compositeur était un ancien caissier des Fould (de Paris) Sa femme, Léa Salomon, lisait l'Odyssée dans le texte, parlait quatre langues, chantait, dessinait... Belle habitation dans un beau parc. Leurs réceptions du dimanche étaient célèbres : Ingres, Weber, Cherubini, Liszt, Goethe parfois... C'est là que naquit le *Songe d'une nuit d'été*. « De l'avis de tous les contemporains, c'était moins le thème de Shakespeare que l'enchantement de ce *Messidor* de 1826 qui avait fait éclore le chef-d'œuvre. Une salle de spectacle faisait suite au logis. » (Ferdinand Bac, *La fin de l'Allemagne romantique*; Conard, édit.).

entretenu, l'état en était rassurant: pas de pierres effritées, des murs de forteresse, *une clef de voûte « à l'épreuve de la bombe »*, disait Forain... Près de Saint-Rémy, il me montrait la pierre glissante sur laquelle il avait usé plusieurs fonds de culotte. Le soir, nous dînions chez le promoteur des premières grandes manifestations collectives de l'Aviation, le marquis Melchior de Polignac, dans cette belle demeure qui devait, à peu de temps de là, s'effondrer sous les obus. Et quelques semaines plus tard, devant la cathédrale, Mme Forain disait adieu à son mari et à son fils, l'un se rendant à Verdun, l'autre rejoignant son régiment.

Forain fut, à l'Académie, le successeur de Bonnat. On nous a reproché quelque paresse à l'appeler parmi nous: reproche en apparence justifié. Or, il y a plus de dix-sept ans qu'avec Flameng et Saint-Marceaux, nous avons pris l'initiative de sa candidature; mais la guerre survint qui prorogea toutes les élections, politiques, municipales, les nôtres par conséquent. Il fut élu le 10 février 1923. Ses amis avaient craint le souvenir des vieilles polémiques, le réveil de blessures imparfaitement cicatrisées; ils s'informèrent et pour toute objection: « Ne serait-ce pas à l'Académie française de nous donner l'exemple et de nous devancer, car c'est un maître écrivain que ce futur confrère... » On ne pouvait mieux dire, mais nous ne pouvions attendre, et lorsque, Forain étant des nôtres, je transmis le propos: « Nous y avons pensé et nous y pensons encore », me répondirent Paul Bourget et Henri Bordeaux. Il n'est plus temps, hélas !

Quelle aventure que celle de l'étonnant bonhomme, enfant de ce vieux sol gaulois que quinze siècles ont si

profondément trituré, remué, imprégné ! Quel chemin parcouru depuis l'exode de la pauvre famille, le départ de la rue Follepeine, le Gros-Caillou... puis le Louvre, Carpeaux, Montmartre, le journalisme, la politique, le foyer de la danse, Huysmans, Lourdes, l'Institut enfin, la Coupole...

Chez son tailleur, l'ex-servant de messe à Saint-Rémy essaie son costume et, l'épée au côté, la cocarde au chapeau, il se mire dans la glace : « Si maman me voyait ! »

Forain fut délégué par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux Arts pour représenter la France à l'Exposition de Copenhague, en 1924.

En 1926, il représenta l'Académie des Beaux-Arts, à Madrid ; et en mai 1930, sur l'invitation du Comité de l'Exposition, à Barcelone.

Il était membre de l'Académie royale de Suède depuis le 26 juin 1930, et de la *Royal Academy* depuis le 30 juin de la même année. De plus, il avait été chargé d'étudier l'organisation d'une exposition restreinte de peinture et de sculpture à Londres, dans la maison de l'Institut de France.

Forain



Église catholique
en Finistère